

PROFESSIONNALISATION, FORMATION PROFESSIONNELLE

Il y a deux caractéristiques des établissements universitaires ou supérieurs dont on ne parle jamais, ou rarement. Sans doute parce qu'elles sont évidentes et apparaissent comme « allant de soi ».

La première est que ce sont de part en part des institutions éducatives pour « adultes ». La seconde est que ce sont, au moins formellement, des institutions « terminales » – sauf pour les quelques malheureux qui y feront des thèses et y deviendront enseignants –, tous quittant l'université lauréats ou sur un échec, cela importe finalement peu, en tant que personnes responsables, prêtes à être citoyens professionnels, amoureux, parents, ou à transgresser tous ces états.

En ce sens, toute université est d'abord un lieu de socialisation critique qui fait passer de la libre errance post-adolescence à la responsabilité personnelle et civique.

La professionnalisation est l'un des volets majeurs de cette socialisation critique, critique parce qu'elle suppose à la fois une compréhension générale du monde social et une construction de la place spécifique que nous souhaitons pour nous-même.

On a tendance à confondre professionnalisation et formation professionnelle. C'est un phénomène français qui prend racine dans notre histoire. À partir du XVII^e siècle, on a distingué les facultés ou universités – des sciences ainsi que des lettres et des arts – des écoles – de médecine, de droit – qui formaient à des métiers.

Dans ces écoles, ceux qui diffusent le savoir exercent en tant que professionnels et non en tant qu'enseignants. La distinction entre le métier manuel et la profession intellectuelle re-

monte même à nos anciennes corporations...

Il est très instructif de voir qu'au sortir de la dernière guerre, les pays les plus avancés sur le plan technologique furent les États-Unis et le Japon, deux pays qui ne disposaient pas d'enseignement technique, ce qui ne signifie pas qu'on ignorait l'univers social et économique, mais que la formation dite « générale » comprenait la prise en compte d'une « sortie » dans le monde social. Dans les années 50-60, un certain nombre d'établissements secondaires ou supérieurs rendaient obligatoires mais sans considération de niveau ou de réussite des modules de « sortie ».

Ces modules de sortie ouvraient en particulier le passage d'un enseignement ordonné par rapport à un diplôme, et donc nécessairement individuel, à un monde du travail toujours et nécessairement pluri-professionnel et donc traversé par des enjeux multiples et souvent antagonistes.

Former un professeur de latin, ce n'est pas seulement le former à une didactique, mais le former à rencontrer un prof de maths ou d'éducation physique qui lui feront découvrir que son élève est pluriel.

En ce sens, professionnaliser, c'est beaucoup plus et autre chose que mettre en œuvre une formation professionnelle au sens restreint.

Il est urgent de rétablir la notion de professionnalisation comme l'une des missions de toute formation et non comme spécifique d'un secteur. Le transfert de la Biennale du CNAM (les Arts et Métiers) à l'ICP, qui est une université, est à cet égard fort intéressant.

Guy BERGER

Ancien enseignant à l'université Paris VIII

Membre de l'équipe doctorale de l'ICP

BERNARD LAHIRE, L'INFATIGABLE DÉNICHEUR DES INÉGALITÉS

Même s'il semble aujourd'hui diriger ses recherches vers un autre champ d'études – le rêve, il vient de publier aux éditions de La Découverte *La Part rêvée* –, il n'est pas devenu psychologue pour autant. Son analyse confirme que le contenu de nos rêves est largement inspiré par notre passé, notre position sociale, nos relations aux autres... Une petite révolution mais pas pour Bernard Lahire, qui reste pour beaucoup le brillant héritier de Pierre Bourdieu.

Naissons-nous égaux ? Des plus matérielles aux plus culturelles, les inégalités sociales sont régulièrement mesurées et commentées, parfois dénoncées. Mais les discours, qu'ils soient savants ou politiques, restent souvent trop abstraits. Une recherche, menée par un collectif de 17 chercheurs, entre 2014 et 2018, dans différentes villes de France, auprès de 35 enfants âgés de 5 à 6 ans issus des différentes fractions des classes populaires, moyennes et supérieures, relève le défi de regarder à hauteur d'enfant les distances sociales afin de rendre visibles les contrastes saisissants dans leurs conditions concrètes d'existence. Son ambition a été de faire sentir, en même temps que de faire comprendre, cette réalité incontournable : les enfants vivent au même moment dans la même société, mais pas dans le même monde.

Rendre raison des inégalités présentes dans l'enfance permet dès lors de retracer l'enfance des inégalités, autrement dit leur genèse et leur influence sur le destin social des individus. En donnant à voir ce qui est accessible aux uns et inaccessible aux autres, évident pour certains et impensable pour d'autres dans des domaines aussi différents que ceux du logement, de l'école, du langage, des loisirs, du sport, de l'alimentation ou de la santé, la recherche rend visible l'écart entre des vies augmentées et des vies diminuées. Elle éclaire les mécanismes profonds de la reproduction des inégalités dans la société française contemporaine, montre que la classe sociale, en tant que classe matérielle et culturelle de conditions d'existence, demeure le lieu central de fabrication des individus : de leur corps, de leur rapport au langage, à l'espace, au temps, à la culture, à l'argent, etc., et apporte ainsi des connaissances utiles à la mise en œuvre de véritables politiques démocratiques.

Bernard Lahire est professeur de sociologie à l'ENS de Lyon, détaché au CNRS (Centre Max Weber). Il a dirigé l'ouvrage *Enfances de classe. De l'inégalité parmi les enfants*, Paris, Le Seuil, 2019, 1 232 p.

Dédicaces vendredi 24 septembre : Philippe Meirieu entre 13h30 et 15 heures
Dominique Bucheton entre 15 et 17 heures
Laurent Lescouarch et Aurelie Van Dijk de 16 à 17h30



Organisation
des Nations Unies
pour l'éducation
la science et la culture



• Chaire UNESCO en
• formation professionnelle
• construction personnelle
• transformations sociales
• Institut Catholique de Paris

Créée en 2019 par l'UNESCO et l'Institut Catholique de Paris, la chaire Formation professionnelle, construction personnelle, transformations sociales offre un lieu de réflexion, de formation, de recherche et d'action sur les enjeux de la formation professionnelle, doublement situés par rapport aux dynamiques de transformation personnelle et de transformations sociales.

SORTIE DE ZONE DE CONFORT... ESSAI DE DÉCOÏNCIDENCE

Tout un amphithéâtre attentif, suspendu à la brillante conférence du philosophe François Jullien, hier matin. Les concepts sur lesquels il nous a éclairés bousculent quelques idées pourtant bien répandues dans notre monde occidental pétri de culture classique. Ainsi des transformations silencieuses à l'œuvre de manière continue dans notre vie et en nous-mêmes.



J'ai retenu deux exemples : la cure analytique permet ce genre de transformation silencieuse et globale d'une part, et les romans, d'autre part, qui sont de grandes machines capables de les évoquer (il a fait référence à Proust, notamment à la fin de sa Recherche, et à Tolstoï quand il dépeint ces minuscules transformations chez *Anna Karénine*). *A contrario*, le Paradis est l'exemple même d'un lieu où tout coïncide, que seuls le serpent et la pomme ouvrent sur d'autres possibles.

Il nous faut donc, si j'ai bien compris, nous déloger de nos certitudes et des évidences, qui sont mortifères puisqu'elles ne sont pas dynamiques, introduire le risque, remettre en chantier... On n'est philosophe qu'autant qu'on décoïncide de ce qui a déjà été pensé, y compris par soi-même... Si les concepts étaient pointus, les explications étaient limpides, l'attention du conférencier à son auditoire fine et la culture généreuse sans être étouffante.

Lisez François Jullien, c'est tout ce que j'ai voulu dire... Quelques notes toutes personnelles de

Catherine MOUNIER

DEUX QUESTIONS À EWA MARYNOWICZ-HETKA

Parmi les participants étrangers (la Covid a réduit leur nombre), Ewa Marynowicz-Hetka est venue de Lodz, près de Varsovie, pour assister à cette Biennale. Nous avons voulu en savoir davantage.

Ewa, à quel titre êtes-vous venue ici ? On y croise cette année des personnes d'horizons professionnels très différents...

Ewa Marynowicz-Hetka : Je suis professeur en sciences humaines – spécialité pédagogie sociale. Quand j'étais en activité, j'ai créé la faculté des Sciences de l'éducation, qui vient de fêter son 30^e anniversaire, et je suis rédactrice en chef d'une revue électronique en sciences de l'éducation – études interdisciplinaires dont le prochain numéro, qui sera en ligne en octobre, a été fait en collaboration avec Jean-Marie Barbier, avec qui je travaille depuis une vingtaine d'années. Enfin, en tant que professeur émérite, j'ai un peu de temps. Ajoutons que je suis francophone et cela fait beaucoup de raisons...

Qu'est-ce qui vous a attirée dans cette Biennale ?

E. M.-H. : Je m'intéresse à la question de l'activité, et tout particulièrement aux transformations silencieuses. Le thème de cette Biennale s'ajuste parfaitement à mes préoccupations. François Jullien apporte beaucoup sur cette question qui est un concept essentiel de la pédagogie sociale. Son objet, c'est le milieu invisible, ce qui entoure les gens et dont ils n'ont même pas conscience, alors qu'un processus est à l'œuvre. Quand ils sont en situation difficile, voire de conflit, nous cherchons comment les accompagner pour qu'ils accèdent à la résilience.

Par ailleurs, cette Biennale fait se croiser deux univers, celui de la recherche et celui de la professionnalisation et elle cherche à les rapprocher, ce qui est précisément l'un des objectifs de la pédagogie sociale. Introduire cette notion de transformations silencieuses est important car penser ce qui n'est pas évident demande un nouvel effort. S'y consacrer à plusieurs d'origines différentes, c'est une bonne méthode...

L'EXCELLENCE À LA FRANÇAISE, UNE RÉALITÉ ?



Claire SARMADI designer d'art, styliste et créatrice de mode

On voit régulièrement, sur l'enseigne d'un couturier, d'un serrurier, d'un coiffeur ou d'un boulanger la mention « Meilleur Ouvrier de France ». Cette distinction recouvre une réalité objective. Elle est accordée aux lauréats d'un concours très sélectif qui existe depuis 1924, concerne plus de deux cents métiers et se déroule tous les trois ou quatre ans.

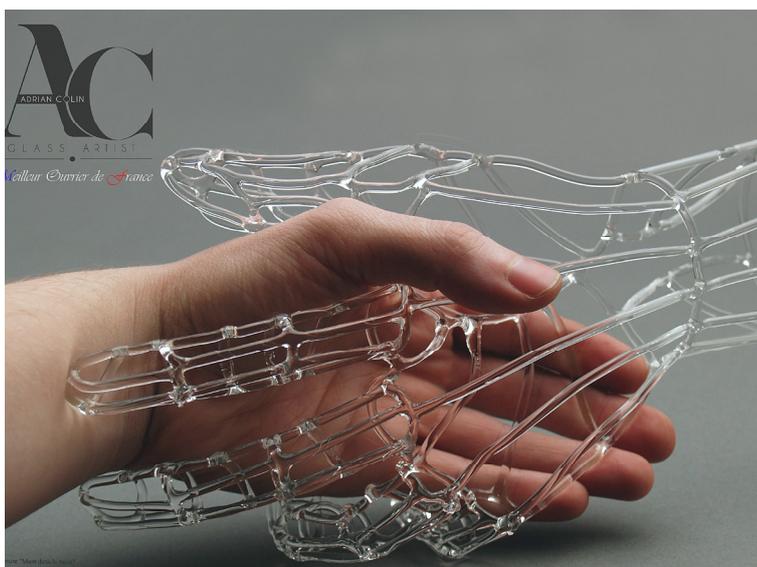
Ce concours juge de l'excellence et non seulement des meilleurs. Être bon ne suffit pas. Il peut arriver qu'aucun lauréat ne soit désigné dans un métier, si le niveau ne paraît pas suffisant.

Il donne accès à un diplôme d'État, d'équivalence Bac + 2. Aujourd'hui, il existe quelque 4 500 Meilleurs Ouvriers de France encore en vie.

Questionné sur l'intérêt de leur présence à la Biennale, Jean-Francois Girardin, président de la société nationale des Meilleurs Ouvriers de France et lui-même diplômé en cuisine-gastronomie en 1993, explique qu'ils sont heureux d'être présents dans un rassemblement de personnes capables d'apprécier le meilleur de l'artisanat français haut de gamme. Il ajoute que, de même qu'il faut beaucoup de travail, de patience et de volonté pour devenir, en musique, un excellent virtuose, il en faut tout autant pour former un Meilleur Ouvrier de France.

Démonstration samedi : création d'un vêtement avec incrustations de verre

Les participants de la Biennale pourront non seulement voir les réalisations de deux d'entre eux, un souffleur de verre et une couturière, mais ils auront la chance exceptionnelle de les voir travailler ensemble à une réalisation commune.



Adrian Colin, verrier d'art, créateur de pièces uniques.
Soufflage de verre au chalumeau

Directeur de publication : Jean-Marie BARBIER
Rédaction et interviews : Catherine MOUNIER
Maquette et révision : Emmanuelle NARJOUX